

J

Rôle et destinée historiques de l'Empire
arabo-oriental des califes

I. L'Empire arabo-oriental des califes

1. *L'Empire des califes, premier grand empire sémito-oriental*

Nous avons vu, dans nos précédents volumes, la rivalité multiséculaire et les guerres incessantes qui, depuis la guerre de Troie (vers 1200 av. J.-C.) et surtout depuis les Guerres Médiques (492—466 av. J.-C.) jusqu'à l'Islâm, avaient continuellement opposé et mis aux prises, d'une part, le monde occidental et maritime, successivement représenté par les Grecs, les Romains, les Byzantins, et, d'autre part, le monde oriental et continental, représenté, tour à tour, par trois grandes dynasties iraniennes: les Perses Achéménides, les Parthes Arsacides, les Perses Sassânides. Nous avons vu aussi que la cause réelle de cette rivalité chronique fut la volonté impérialiste, chez chacune des deux parties antagonistes, de contrôler la route terrestre qui, par le plateau iranien, relie le monde égéen et l'Orient méditerranéen à l'Asie méridionale (III, p. 399—400).

Pendant le siècle qui précéda l'expansion de l'Islâm, les guerres acharnées que se livrèrent Byzantins et Sassânides, et qui épuisèrent ces deux grandes puissances, avaient également ruiné les ports méditerranéens et égéens et les villes mésopotamiennes, et profité à la région sud-arabique où s'était déplacé, en grande partie, le trafic commercial de la route des Indes vers l'Egypte et l'Occident. C'est pour cette raison que, pendant cette période, la ville de La Mecque, étape des caravanes entre le Yémen et Gazza, connu, avant l'Islâm, la prospérité économique que nous connaissons (p. 74). Aussi, cette prospérité de La Mecque disparut-elle après l'extension de l'Empire islamique en Orient et en Asie, extension qui rendit à la route Méditerranée-Irâk-Iran son rôle et sa fonction d'autrefois.

a. *Les Empires sémitiques de l'Orient ancien, empires régionaux*

En étendant la partie orientale de leur vaste Empire de la Méditerranée à l'Inde, les Arabes, qui rouvrirent à la circulation l'artère iranienne, ont réussi là où leurs devanciers sémites et égyptiens avaient constamment échoué dans le passé. Ceux d'entre ces derniers qui réussirent, plus ou moins, à réaliser leurs ambitions impériales et leurs rêves expansionnistes, n'ont guère édifié, on l'a vu, que des empires plus ou moins régionaux.

Au III^e millénaire, les Sémites d'Accad (Sargon I et Naram Sîn) et ceux de Babylonie (Hammurabi) avaient seulement groupé la Mésopotamie et la Syrie-Nord. Au II^e millénaire, les Hyksôs et, après leur chute, les Pha-

raons de la XVIII^e dynastie, n'avaient réussi à réunir que l'Égypte et la Syrie-Sud. Au premier millénaire av. J.-C., les Sémites de Phénicie, d'Assyrie et de Chaldée édifièrent respectivement de grands Empires. Mais l'Empire phénicien (1100—600 avant J.-C.), essentiellement maritime et méditerranéen, ne tenait, en Orient, que par sa tête, qui est un réduit minuscule: la Phénicie classique ou Liban actuel. Le grand Empire assyrien (745—612 avant J.-C.) unifia le Croissant Fertile et annexa, pendant quelque temps, la Vallée du Nil. Mais la domination assyrienne, imposée à l'Orient par le fer et le feu, s'effondra sous les coups conjugués des divers peuples révoltés, qui détruisirent l'Assyrie et effacèrent Ninive de la carte du monde (II, p. 236—238).

En dépit de sa fin dramatique, l'hégémonie assyrienne qui, sous le couvert d'une «paix de mort», unifia l'Orient méditerranéen, avait, en disparaissant brutalement, laissé chez les Orientaux un arrière-goût de cette unité impériale, qui se refera, à plusieurs reprises, au cours des siècles qui suivront. «La vaste unité politique que les Sargonides avaient réalisée ne devait plus disparaître. Sous des noms et des maîtres divers, cet empire sargonide dont les Chaldéens, les Achéménides, les Macédoniens, les Sâsânides et les Arabes allaient hériter tour à tour, cet empire de l'Asie antérieure allait rester comme une des données les plus constantes de l'histoire et conserver jusqu'à la fin l'empreinte de la civilisation matérielle de Ninive et de Babylone.»¹ Aujourd'hui encore, sous le nom moderne d'«Unité arabe», c'est ce vieux rêve impérial qui pousse instinctivement chacun des pays de l'Orient arabe à grouper tous les autres, sous son autorité, en une vaste formation politique.

L'Empire sémitique néo-babylonien ou chaldéen (612—539), qui, lui aussi, imposa son hégémonie par la terreur, ne réussit à étendre sa domination que sur le Croissant Fertile, et pour une durée inférieure à un siècle. Quant aux Araméens de Syrie et aux Israélites de Palestine, leurs roitelets ne réussirent guère à réunir, sous leur direction respective, les régions continentales ou intérieures de la Syrie et de la Palestine. Les luttes intestines de ces divers dynastes, comparées à celles de leurs puissants voisins de l'Euphrate et du Nil, ne sont relativement que des «querelles de clocher», malgré l'amplification que leur donnent les récits de la Bible.

b. Les grands Empires orientaux anciens, Empires non sémitiques

Seuls, des peuples impérialistes étrangers à l'Orient méditerranéen et à ses races, les Perses Achéménides, les Grecs, les Romains, les Byzantins, qui se succédèrent de 560 av. J.-C. à 640 ap. J.-C., réussirent à imposer leur hégémonie politique sur la plus grande partie du monde proche-oriental.

¹ Grousset, *Les civilisations de l'Orient*, I, p. 73.

Ainsi, depuis la conquête de Cyrus (560 av. J.-C.) jusqu'à l'expansion de l'Islâm, soit durant douze siècles environ, l'Orient sémito-hamitique et sédentaire, constamment courbé sous le joug indo-européen des Iraniens et des Gréco-Romains, entre lesquels le Proche-Orient était arbitrairement partagé, avait vu, pendant cette longue période, sa culture éclipsée et ses richesses pillées par l'étranger. C'est pendant cette période d'asservissement, particulièrement à partir du Ve siècle avant notre ère, que s'élaborèrent et se développèrent les idées bibliques d'un Messie Sauveur, qui est annoncé, tantôt sous la figure d'un roi juste et équitable qui délivrera son peuple de la domination étrangère, et tantôt sous les allures d'un vainqueur et d'un conquérant, qui restaurera en Orient une ère de gloire, de paix et de justice. Au VIIe siècle de notre ère, l'Orient méditerranéen reconnaît ce libérateur oriental en la personne du conquérant arabe.

c. Le grand Empire arabo-oriental, restaurateur de l'unité politique, du patrimoine culturel et de la prospérité économique du monde proche-oriental

Les Arabes d'Arabie, qui déferlèrent au VIIe siècle, sont donc, on le répète, les premiers Sémites qui réussirent là où leurs frères Sémites du Croissant Fertile (Babyloniens, Assyriens, Chaldéens, Araméens) et leurs cousins Hamites d'Egypte avaient échoué dans le passé. Délivrant l'Orient du joug occidental et iranien, ils fondent un immense Empire, plus vaste que ceux de Cyrus, de Darius et d'Alexandre le Grand. Sous l'égide de leurs armes, les Orientaux libérés reprennent leur place prépondérante et leur rôle dirigeant dans le monde et restaurent leur vieille culture orientale et leur prospérité économique d'autrefois.

«Cet empire asiatique, qui devint si vite leur chose, leur apportait (aux Orientaux) ce dont ils étaient sevrés depuis un millénaire, la gloire, la domination, l'orgueil: facteurs moraux d'une puissance inévaluable. L'empire leur apportait aussi, comme Kremer le note justement, un facteur matériel, sans lequel l'essor de la civilisation est impossible.»²

En effet, outre la satisfaction morale de se voir, après des siècles de servitude, débarrassés de la domination indo-européenne et associés aux destinées d'un glorieux et puissant Empire arabo-oriental, les Orientaux étaient encore, sur le terrain économique, les grands bénéficiaires des courants commerciaux qui traversaient le monde de l'Islâm, et particulièrement de la route commerciale du plateau de l'Iran, devenu une simple province de l'Empire.

Déjà, après 612 de J.-C., à la suite de la victoire des Sassânides sur les Byzantins, les ports syro-libanais et égyptiens, annexés à la Perse, connurent

² Gautier, *op. cit.*, p. 229.

une grande prospérité économique, à laquelle mit fin, après 628, la reconquête de la Syrie et de l'Égypte par l'empereur Héraclius (III, p. 362, 363, 369).

«La victoire grecque sur la Perse, en faisant rentrer dans le giron de Byzance les vieux ports provinciaux d'Antioche et d'Alexandrie, n'avait résolu ni l'antagonisme commercial qui avait opposé les échelles du Levant à la métropole constantinopolitaine, ni l'opposition religieuse qui n'était peut-être que la transposition dans le domaine des idées d'un conflit économique. Alexandrie, capitale des épices, voyait de plus en plus s'amenuiser son monopole au profit de Constantinople. La vieille concurrence qui avait, successivement, jeté les Tyriens contre Mycènes, contre Milet, contre Athènes, et les Ptolémées contre la Macédoine, dressait maintenant les ports libano-égyptiens contre Byzance.»³

Aussi, et de même que, jadis, au cours des Guerres Médiques (492—466 av. J.-C.), les cités phéniciennes avaient uni leurs destinées à celles des Perses Achéménides contre les Grecs, rivaux des Phéniciens sur mer (II, p. 318—323), de même, après l'expansion des Arabes, ennemis des Gréco-Byzantins qui continuaient à dominer la Méditerranée et l'Égée, les côtes syro-libano-égyptiennes trouvent-elles, dans les Sémites arabes, des alliés naturels. Ce sont les Libanais, successeurs des Phéniciens, qui engagèrent les Arabes continentaux à attaquer Byzance par mer. Ils mirent à leur service, comme ils le firent jadis pour les Achéménides, leurs talents de marins, à défaut des puissantes flottes dont disposaient leurs ancêtres.

«A vrai dire, on voit plutôt, dans ce soudain souci des hommes du sable pour la maîtrise de l'élément liquide, l'inspiration des vieilles marines libano-égyptiennes. Les caboteurs d'Antioche, les marins d'Alexandrie trouvent, dans l'élan arabe, l'occasion de prendre leurs revanches et de satisfaire leurs rancunes contre cette Byzance draineuse de leur commerce. Ainsi, au temps de Darius, les Tyriens poussèrent-ils la Perse contre Athènes. La famille des Omeiyades, représentée alors par Moawiah, en épousant les querelles et les prétentions syriennes, symbolise cette fusion des intérêts maritimes levantins et des intérêts arabes.»⁴

2. *L'Islâm et l'unité de l'Empire des califes*

a. *Action de l'Islâm comme élément d'unité politique*

Délivrés de leur long asservissement et régénérés grâce à l'expansion arabo-islamique qui réalisa leur rêve séculaire d'émancipation vis-à-vis de l'Occident et de la Perse, les peuples orientaux avaient, au début, poussé

³ Demoulin de Laplante, *Histoire générale synchronique*, II, p. 26, 27.

⁴ Demoulin de Laplante, *op. cit.*, II, p. 32.

l'enthousiasme jusqu'au point d'abdiquer respectivement leurs individualités régionales, qui sont fondues dans une vaste unité politico-religieuse.

Mais cet enthousiasme s'est graduellement refroidi, à mesure qu'avec le temps s'estompèrent les souvenirs des causes qui l'avaient provoqué. Sous l'influence des facteurs géographiques et historiques, les masses orientales, qui gardèrent de l'islamisme les éléments conformes à leur génie particulier, reprirent peu à peu le sentiment de leur personnalité respective antérieure.

L'unité islamique, si forte au début, se relâcha de plus en plus, pour faire place, un peu plus tard, au particularisme régional, puis à l'émancipation des « nations géographiques » ou « naturelles ». La cristallisation du monde oriental, qui, sous les Byzantins et les Perses, s'était opérée autour d'Alexandrie, d'Antioche et de Ctésiphon, s'effectua, sous les Arabes, autour de nouveaux centres, dont Damas, Le Caire et Bagdad, c'est-à-dire la Syrie, l'Égypte et la Mésopotamie, étaient parmi les plus importants (p. 199—200).

Un demi-siècle environ après l'invasion arabo-islamique, les divers pays du monde oriental, qui connurent, grâce à cette invasion, une unité politique et une grandeur impériale sans précédent dans leurs annales et qui adoptèrent la religion et la langue des conquérants, cherchent respectivement à recouvrer leur personnalité nationale (p. 248—251). L'unité politique et morale du monde proche-oriental, réalisée par les Arabes, est de nouveau brisée par les différents peuples orientaux, qui y avaient adhéré de bonne grâce et qui, tout en conservant la religion islamique et la langue arabe, restaurèrent leur vie particulière et distincte, ainsi que leur individualité politique.

En outre, la religion islamique qui, au début, avait été puissante, comme idée-force, dans l'extension des conquêtes arabes, ne tarda pas à se fractionner en plusieurs sectes rivales et fut désormais presque sans action pour unir les peuples orientaux ou pour les soulever contre de nouveaux dangers extérieurs (p. 207—211).

Cet attiédissement des sentiments et des énergies, qui contraste singulièrement avec l'enthousiasme des premiers temps de l'expansion, est l'œuvre normale du temps, à la faveur duquel le passé et ses forces, produits du milieu physique et des caractères ethniques, reprennent fatalement leur empire.

L'invasion arabo-islamique, comme tant d'autres qui l'avaient précédée et suivie, avait certainement retenti sur la vie psychique des sociétés orientales; mais ce retentissement ne pouvait que s'atténuer, voire disparaître à la longue, sous l'action latente des facteurs physiques et ethniques locaux (p. 50—51).

Par les contacts et les mélanges qu'elles provoquent, les migrations des

peuples, et parfois les idées sentimentales, donnent souvent naissance à une *idée-force* nouvelle, à un «esprit nouveau», que des philosophes appellent «l'esprit de l'époque». A l'opposé de «l'esprit du paysage», qui a pour effet de tabiliser le caractère d'un peuple, «l'esprit de l'époque», au contraire, transforme parfois ce caractère. Mais cette transformation, essentiellement temporaire, disparaît à la longue devant le réveil du caractère ancestral. Pour provoquer une nouvelle ébullition, il faudrait de nouveaux facteurs de bouleversements ethniques et sociaux; mais même dans ce cas, il n'est pas certain que le résultat obtenu soit pareil au précédent, d'après la loi historique de la *non-répétition* (I, p. 17).

Selon H. de Keyserling, l'esprit de l'époque, qu'il appelle «sens nouveau», «exerce une action revivifiante même au point de vue de la vitalisation physique; telle fut l'action du christianisme et de l'Islam dans le bassin méditerranéen, telle est aujourd'hui celle de l'esprit occidental dans le monde oriental.» Cependant, continue de Keyserling, «si une nouvelle unité de style doit naître, il faut que les vieilles formes soient soumises aussi, sur leur propre plan, à une refonte: il faut qu'il y ait aussi rajeunissement purement physique... Jamais nouvelle culture ne naquit autrement qu'en connexion avec un mélange de sang nouveau... Sans un mélange de sang nouveau, le rajeunissement des peuples est impossible, pour la même raison que les mariages entre parents ont, à la longue, des effets funestes.»⁵

Ainsi, le sang nouveau, comme l'esprit nouveau, et comme toute religion ou *idée-force* nouvelles, n'exercent pas indéfiniment leur rôle stimulant. La science expérimentale moderne et les données de l'histoire, confirmant en ce point les conclusions d'Ibn Khaldûn, assignent à ce rôle une durée moyenne de trois générations. Au bout de ce terme, le passé reprend son empire; «l'enthousiasme vieillira, et, si l'on regarde les religions précédentes, on n'en trouve guère dont la foi et la ferveur pieuse aient duré plus de cent ans.»⁶

b. Action de l'Islâm comme facteur d'unité nationale

La vie sociale du monde islamique primitif est fondée sur la notion de communauté (*umma*), qui subordonne à l'unité religieuse la diversité des groupements tribaux, nationaux ou raciaux. «Les croyants sont tous frères» (Coran, 49, 10).

Il est incontestable qu'une religion, et particulièrement la religion islamique, grâce à ses croyances, ses cultes et ses rites, qui forment la base de la vie religieuse et sociale des Musulmans, crée, entre ses adeptes, une véritable unité sentimentale, spirituelle et morale. C'est une communauté

⁵ H. de Keyserling, *Analyse spectrale de l'Europe*, p. 349, 350.

⁶ H. Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, p. 247.

religieuse présentant une certaine identité de comportement, de manière d'être, de sentir, de vivre et d'agir, des affinités morales, une mentalité, des traditions, des coutumes sociales, des souvenirs historiques similaires.

Mais, pas plus que la parenté physique ou linguistique, la communauté de religion ne détermine guère ce sentiment de solidarité et ce besoin de coopération qui forgent les sociétés homogènes (p. 27-28). Elle ne devient un vrai facteur d'union *nationale* que lorsque s'ajoutent, aux éléments susmentionnés, une « communauté d'activités et d'intérêts mis en association », le sentiment d'appartenir à une région géographique déterminée, enfin et surtout la volonté de vivre ensemble et de coopérer à l'œuvre commune du groupe social. Il est certain que la parenté religieuse et culturelle, envisagée isolément, offre très souvent un puissant élément d'union lorsqu'il s'agit de s'opposer à des groupements hostiles, de religion et de culture différentes. Mais, dans cette éventualité, l'union est négative et temporaire par définition.

Entre les premiers adeptes de la foi islamique, on l'a vu, les liens de solidarité communautaire, créés par l'esprit de fraternité et d'égalité commandé par l'Islâm, ne tardèrent pas à se relâcher, puis à se briser, sous la pression plus forte de l'esprit individualiste, des particularismes tribaux et des nationalismes régionaux. Très souvent, ces mouvements séparatistes ou centrifuges se manifestèrent sous la forme de schismes politico-religieux, dont la répartition géographique indiquait clairement un vague désir d'émancipation locale (p. 207-224).

La première brèche faite dans l'édifice communautaire de l'Islâm fut l'œuvre des Arabes eux-mêmes, créateurs et propagateurs de cette grande religion. Dans la société islamique primitive, où tous les Musulmans sont frères et égaux à quelque race ou langue qu'ils appartiennent, les Arabes de la Péninsule prétendirent exercer un droit de commandement sur les non-Arabes convertis à l'Islâm. De simples frères, les Arabes se transformèrent en seigneurs de leurs coreligionnaires orientaux, et la communauté islamique, on l'a vu, devint, sous les Umayyades, un véritable Empire arabe, dirigé et exploité par les compatriotes du Prophète.

Bien plus, ces mêmes Arabes d'Arabie, par l'esprit particulariste qui anime leurs tribus et par les rivalités intertribales que cet esprit engendre constamment, donnèrent eux-mêmes l'exemple de la désunion, qui fut mis à profit par les non-Arabes d'origine. Arabisés et convertis à l'Islâm et, par conséquent, égaux en droit aux Arabes, les *mawâli* ou indigènes convertis protestaient sans cesse, on l'a vu, contre l'inégalité effective qui resta souvent leur lot au sein de la communauté islamique.

Mettant à profit cette discrimination, les nationalismes régionaux, avec ou sans schisme religieux, reprirent progressivement conscience de leur vieille individualité géographique et, tout en gardant la foi islamique, évo-

luèrent respectivement vers la restauration de la nation géographique ou naturelle, dont les éléments constitutifs sont plus puissants que ceux de la communauté religieuse.

Il importe de préciser que le caractère temporaire de l'action de l'Islâm comme élément d'unité politique, et son caractère précaire comme facteur d'unité nationale, ne sont pas particuliers à la religion islamique; ils sont, au contraire, communs à toutes les doctrines religieuses ou philosophiques. Il en est de même de la langue arabe, dont l'action, dans ce domaine, est aussi peu efficiente que celle des autres idiomes qui se partagent les diverses zones géographiques de la planète.

c. Action des facteurs géographiques et historiques sur les destinées de l'Empire arabo-oriental

Dans le domaine de l'unité politique et nationale, l'action des facteurs géographiques et historiques est plus puissante, on l'a vu, que celle de la religion et de la langue (p. 26—28). Dans le cours de leurs évolution successive, les groupes humains, on le sait, sont conduits et gouvernés par leurs caractères ethniques instinctifs ou, produits de l'hérédité et dus milieu géographique, plutôt que par les caractères acquis ou sociaux (langue, religion, etc.), qui peuvent, on l'a vu, être modifiés sans modifier pour autant les caractères ethniques héréditaires et permanents, qui forment l'âme de la race (I, p. 35—47).

En changeant, encore une fois, de religion et de langue, l'Orient, après l'expansion de l'Islâm, garda son âme antique et immuable. D'autre part, si les croyances et les pratiques religieuses, qui sont des caractères accessoires, sont modifiées ou transformées par l'Islâm, ces modifications ou transformations, quoique superficielles, n'en plongent pas moins leurs racines, on l'a vu, dans le fonds antéislamique du passé oriental. Quant au sentiment religieux, qui est une sécrétion de l'âme et, par conséquent, un caractère essentiel, il est incontestablement demeuré ce qu'il était avant l'Islâm, qui est d'ailleurs lui-même une religion orientale (p. 135—172).

Dans ce domaine du sentiment religieux, on pourrait affirmer que les chrétiens orientaux sont plus près de leurs congénères musulmans d'Orient que de leurs coreligionnaires d'Occident. En effet, une religion autochtone porte la marque du pays où elle est née, tandis qu'une religion «importée» est graduellement modelée suivant le génie du peuple qui l'adopte.

Dans l'Inde, observe de Keyserling, «l'Islâm se développe de plus en plus suivant l'esprit hindou; à la longue, le sang réclame ses droits. Comme ç'a été depuis longtemps le cas en Perse, dans l'Islam hindou la disposition mystique de la race se manifeste plus fortement avec chaque nouveau chef religieux. D'autre part, le christianisme (occidental) devient de siècle en siècle plus étranger au sémitisme... Aujourd'hui déjà, on peut dire que

l'esprit qui anime l'Occident diffère spécifiquement de l'esprit de cette culture méditerranéenne qui fut son berceau.»⁷

Le caractère général de l'Orient, dans ses traits psychiques fondamentaux, est presque le même à l'époque de Hammurabi, comme à celles de Mahomet et de nos jours. Après la conquête arabo-islamique, «la Syrie araméo-byzantine et la Perse sâsânide ne tardèrent pas, sinon au point de vue religieux, du moins au point de vue culturel, à conquérir leurs farouches vainqueurs».⁸ Il en fut de même pour l'Égypte, qui, dès l'avènement du vice-roi Ibn Tûlûn (872), pratiquement indépendant du Califat abbâsside de Bagdâd, commença à reprendre son individualité nationale et sa personnalité politique distinctes (p. 292—294).

Lorsque, à partir de 842, l'Empire arabo-islamique commença à décliner, la vieille physionomie ethnique et politique du monde oriental réapparut sous son aspect d'autrefois (p. 288—300). «Ce qui fut l'empire des Khalifes, note Mez, tourne à l'état préislamique; les vieilles individualités ethniques, entre leurs frontières naturelles, se reforment en Etats indépendants; le monde musulman retrouve la vieille constitution qu'il a toujours eue, à de rares exceptions près, à travers tout le cours de l'histoire orientale. Cette dissolution est accomplie en 324 de l'hégire, 935 du Christ.»⁹

C'est à partir de cette dernière date, en effet, que le calife est définitivement réduit au rôle de souverain nominal. Sous de nouveaux maîtres turcs et iraniens, «émirs des émirs», puis «sultans», l'Empire arabo-oriental commence à se démembrer. Autonome depuis 872, L'Égypte, à partir de 969, devient un Califat distinct: le Califat des Fâtimides du Caire, rival de celui des Abbâssides de Bagdâd (p. 311—313).

⁷ Keyserling, *Le journal de voyage d'un philosophe*, I, p. 249, 250.

⁸ Grousset, *Les civilisations de l'Orient*, I, p. 154, 155.

⁹ Mez, cité par Gautier, *op. cit.*, p. 231.

II. Conclusion générale

Créée, au Hidjâz, par le génie organisateur de Mahomet, la communauté arabo-islamique primitive, caractérisée, à l'origine, par une très forte cohésion politique, religieuse et sociale, s'est transformée, après son expansion militaire et politique hors d'Arabie, en un immense Empire qui s'étendait de l'Inde au Maroc et à l'Espagne atlantiques. Les diverses parties de ce vaste Etat étaient principalement unies par les liens de la langue arabe et de la religion musulmane, sous l'autorité suprême du calife, successeur du Prophète, résidant successivement à Médine, Damas et Bagdad.

Comme toutes les grandes constructions politiques composées de régions dissemblables et de groupements ethniques et sociaux variés, le vaste Empire arabo-islamique ne tarda pas à se révéler comme une formation hétérogène, secouée par des courants séparatistes et des forces centrifuges. Le morcellement géographique, qui favorise la formation et le développement des nations régionales et de leur personnalité respective et façonne leurs caractères ethniques fondamentaux, est, on l'a vu, plus puissant que les facteurs religieux et linguistiques qui chercheraient à les effacer.

1. *Permanences ou constantes historiques*

En exposant, dans les pages qui précèdent, l'évolution du monde proche-oriental depuis l'expansion des Arabes de l'Islâm (640) jusqu'à l'avènement des Turcs Seljûkides à Bagdad (1055), nous nous sommes appliqué à montrer, comme nous l'avons annoncé dans notre préface (p. 25-36), la continuité des grands événements au cours de ces quatre siècles, ainsi que leur liaison étroite avec les événements préislamiques qui les avaient précédés. Cette continuité et cet enchaînement des grands événements proche-orientaux, qui se répètent quasi périodiquement, dans leurs grandes lignes, depuis les origines, sont conditionnés par la structure et la situation géographiques des pays du Proche-Orient, sous l'influence desquelles les peuples de cette contrée agissent et réagissent, consciemment et inconsciemment, pour des fins imposées par la nécessité de vivre, de se développer et de durer.

La longue histoire du Proche-Orient, depuis le IV^e millénaire av. J.-C. jusqu'à 1055 ap. J.-C., nous montre, on l'a dit, l'existence d'une série de constantes ou permanences historiques, que nous avons exposées plus haut

(p. 25-26) et dont les principales sont les suivantes: antagonisme des régions intérieures ou continentales et des régions méditerranéennes ou maritimes; opposition des sociétés sédentaires de Mésopotamie — Syrie — Egypte et des peuplades nomades du Désert syro-arabique; rivalité des pays de l'Euphrate et du Nil pour la possession du couloir syro-palestinien; morcellement géographique, ethnique et politique de l'ensemble de l'Orient méditerranéen, en général, et du Croissant Fertile, en particulier; expansion des peuples en mouvement vers le Croissant Fertile, grande voie de passage entre l'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud, etc.

Ces grands événements, qui se dessinent nettement, depuis des millénaires, dans l'histoire du Proche-Orient, et qui se retrouvent identiques, dans leur fond, en tous les siècles, ne sont explicables que par des influences géographiques qui, plus constantes et plus puissantes que les initiatives humaines, déterminent le cours des événements historiques et l'évolution sociale et politique des sociétés proche-orientales.

Les faits du passé nous montrent, en effet, que, dans l'histoire du Proche-Orient, comme dans celle de tous les peuples, les doctrines religieuses, philosophiques, scientifiques, économiques, les transformations politiques, sociales, linguistiques, religieuses et culturelles, sont dominées par des nécessités naturelles, qui ramènent respectivement les diverses nations à leurs conditions normales d'existence. Le Proche-Orient arabe et musulman rejoint le Proche-Orient préarabe chrétien ou païen et le continue. L'expansion arabo-islamique a remplacé la Mésopotamie et la Syrie araméennes et chrétiennes et l'Egypte copte et chrétienne, par la Mésopotamie, la Syrie et l'Egypte arabes et musulmanes. Le changement s'est opéré dans l'ordre linguistique, religieux, culturel, voire économique et politique, sans affecter l'âme profonde et permanente des peuples de ces pays, ni modifier durablement leurs caractères ethniques essentiels ou nationaux, qui ont continué, comme dans le passé, à gouverner leur évolution respective (p. 27-28).

Ces vérités historiques supérieures ne diminuent en rien l'importance politique, militaire, religieuse, culturelle et sociale de la grande Révolution de l'Islâm, qui représente, au VII^e siècle de notre ère, un événement mondial autant que proche-oriental. Mais cette Révolution ne constitue, du point de vue de l'évolution historique des peuples proche-orientaux, qu'un nouvel épisode — épisode très glorieux sans doute, le plus glorieux peut-être de ceux qui le précèdent et le suivent — dans la succession des grands événements qui ont marqué ou bouleversé les sociétés proche-orientales, depuis les origines (I, p. 24).

En effet, dès le règne du calife Uthmân (644-656), troisième successeur du Prophète, les tendances régionalistes se réveillèrent dans les pays conquis (p. 194-195). A la mort de Uthmân, la rivalité multimillénaire de la

Mésopotamie et de l'Egypte, annexées depuis peu à l'Empire des califes, réapparut avec violence dans la compétition engagée, pour le trône califien, entre, d'une part, Ali (656—661), appuyé par l'Irak, et, d'autre part, Muawiya (661—680), soutenu par l'Egypte et la Syrie (p. 195—197).

Les guerres fratricides qui s'ensuivirent, la naissance des grands schismes politico-religieux de l'Islâm, l'assassinat de Ali et de ses deux fils Hasan et Husayn, l'avènement de la dynastie et du Califat des Umayyades à Damas (661), ouvrirent une ère de luttes sanglantes qui se terminèrent, au bout d'un siècle, par l'extermination des Umayyades, la ruine de leur dynastie et de leur Califat arabo-syrien et l'avènement de la dynastie et du Califat arabo-irakien des Abbâssides, qui s'installèrent à Bagdâd (750).

D'autre part, se substituant aux sectes politico-religieuses chrétiennes (Diophysisme, Monophysisme, Nestorianisme, Monothélisme, etc.), qui, incarnant des oppositions et des conflits politiques, avaient agité et fini par démembrer l'Empire gréco-byzantin (III, p. 285—290 et 327—333), les sectes politico-religieuses islamiques (Sunnisme, Kharijisme, Karmatisme, Chiisme, etc.), qui agitèrent et divisèrent le monde de l'Islâm, brisèrent l'unité morale et spirituelle de la communauté islamique et sapèrent les fondements de l'unité politique de l'Empire des califes (p. 207—224).

Sous les califes abbâssides, la rivalité chronique de l'Irak et de l'Egypte, réduite un moment par la vigoureuse poigne des Irakiens, ne tarda pas à rebondir. Les dynasties turques des Tûlûnides (872—905) et des Ikhshidides (937—969) et celle des califes Fâtimides (969—1171), qui gouvernèrent successivement la Vallée du Nil, rétablirent l'Egypte dans son indépendance et, à l'exemple de leurs prédécesseurs lointains, les Pharaons et les Ptolémées, occupèrent la Syrie et se dressèrent en rivaux des califes de Bagdâd. Cette même rivalité persistera, après l'avènement de la dynastie des Turcs Seljûkides à Bagdâd (1055), entre les maîtres successifs de Bagdâd et ceux du Caire, jusqu'à 1517. A cette date, les Turcs Ottomans, qui étendront leur hégémonie sur l'ensemble du Proche-Orient, mettront fin, pour quatre siècles (1517—1918), aux querelles intestines des roitelets de l'Orient arabe.

Ainsi, de même qu'à la suite de l'aramisation du Croissant Fertile au premier millénaire av. J.-C., puis de sa christianisation dans la première moitié du premier millénaire de J.-C., «l'élément brut du monde nouveau n'est pas un nouvel Adam, mais le vieil Adam» (p. 35—36), de même «l'élément brut» de l'Orient arabisé et islamisé n'est pas un nouvel Orient, mais le vieil Orient, superficiellement transformé et temporairement renouvelé par la greffe arabe. Avant et après l'Islâm, le même processus d'évolution se dessine chez les peuples de cette contrée.

2. *Vérités historiques supérieures*a. *Enseignements de l'histoire*

Nous avons vu que si, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut tirer de l'étude de l'histoire des enseignements précis et sûrs, ni prévoir avec certitude les événements à venir, par contre la science de l'histoire, combinée avec celles de la géographie humaine, de la sociologie et de la psychologie, nous permet de comprendre «les destinées des groupes humains, les intérêts qui les divisent, les luttes qu'ils se livrent, parfois même les mobiles... qui inclinent leur volonté dans une direction plutôt que dans une autre» (I, p. 20-21).

«L'utilité principale de l'histoire est de montrer les conséquences des actes sociaux, les réactions et les répercussions multiples dont ils sont habituellement suivis, l'influence du milieu sur les individus et celle des énergies individuelles sur le groupe tout entier... Elle peut par conséquent mettre les hommes en garde contre le danger des entraînements irréflechés, des innovations subites, des actes violents, des mesures légales qui oppriment les instincts généraux de la nature humaine ou blessent les tendances particulières de chaque groupe social...»

La connaissance des lois historiques... (peut enfin) déterminer les *tendances* naturelles de l'évolution sociale, les *directions* générales que suivent, dans leur état normal, les sociétés humaines, ... les *limites* dans lesquelles ces tendances générales peuvent varier... Ainsi restreintes, les lois de l'histoire peuvent encore fournir à la sociologie et à la politique d'utiles indications» (Mortet) (I, p. 21).

En conséquence, les lois créées par les hommes, les transformations politiques, économiques et sociales qu'ils édictent, doivent, pour être heureuses et durables, s'adapter aux nécessités du *milieu extérieur*, et tenir compte des *tendances naturelles* de la société à laquelle elles s'appliquent et des *limites* de ces tendances, c'est-à-dire des caractères psychiques héréditaires, qui déterminent la conduite *normale* des peuples (p. 27-28).

Pour connaître plus ou moins exactement les tendances naturelles d'un peuple et les limites de ses possibilités d'action, on ne peut le faire avantageusement qu'à la lumière des grandes circonstances de son *histoire*. C'est une erreur de tabler uniquement, dans ce domaine, sur le comportement et les discours journaliers ou sur des manifestations populaires orchestrées, qui excitent les passions des foules mais dont les effets sont généralement superficiels et passagers.

On doit donc rechercher, dans le passé des peuples, comment ceux-ci «s'étaient conduits dans des circonstances analogues, et non dans les circonstances de la vie courante... (Dans les grands événements), l'âme de la race surgit avec tous ses instincts et domine l'âme formée par les néces-

sités de chaque jour . . . Ces puissances ataviques, n'apparaissant que dans les grands bouleversements, restent, en temps ordinaire, méconnues.»¹⁰

b. Inexorabilité des lois de la vie

Les hommes semblent perdre de vue que les lois de la nature et de la vie ne sont jamais violées impunément. Cet oubli serait dû au fait que l'action de ces lois est généralement invisible et souvent tardive, et que la mémoire des hommes est malheureusement très courte.

«Cette incapacité générale à comprendre la force des lois naturelles tient sans doute à ce qu'elles n'agissent qu'au bout d'un certain temps . . . Le visible immédiat cache l'invisible lointain, mais inexorable» (G. Lebon). D'autre part, les lois qui régissent le monde physique et le monde de la vie, «sont silencieuses. Elles n'avertissent pas ceux qui les transgressent, mais elles les détruisent. Aucun être ne viole impunément les lois de la vie» (A. Carrel).

Aussi, les transformations politiques, économiques, sociales, etc., qui contrarient les lois de la nature et de la vie, sont-elles aléatoires et aboutissent toujours à des échecs, et souvent à des désastres. Tout effort entrepris dans des conditions anormales, «subit tôt ou tard la loi du retombement», avec ce que cette chute comporte de ruines et de misères.

3. Influence des progrès scientifiques modernes sur le développement des sociétés humaines

D'aucuns auraient tendance à objecter que si, dans le passé, les facteurs géographiques avaient déterminé certaines constantes psychologiques et historiques, il n'en serait plus de même dans notre monde actuel, où de nouveaux facteurs, créés par les inventions et les progrès scientifiques, auraient pour effet d'atténuer sensiblement, voire de supprimer l'influence des forces géographiques et historiques sur le développement des sociétés humaines.

Cette thèse n'est qu'une illusion de l'esprit. Elle est d'ailleurs démentie par la conduite des hommes actuels, qui continuent à se comporter, les uns vis-à-vis des autres, comme le faisaient leurs ancêtres lointains. Sans doute, la science et la technique ont profondément transformé le monde de notre époque. Mais l'aspect humain des problèmes politiques et sociaux d'aujourd'hui ne s'est guère modifié; car l'homme lui-même, auteur de ces transformations, n'a pas changé dans ses instincts profonds; les progrès scientifiques et techniques ont seulement augmenté ses moyens, ses possi-

¹⁰ G. Lebon, *Premières Conséquences de la Guerre*, p. 42, 43.

bilités et son pouvoir d'action, tant pour le bien que pour le mal. «Tous les traits de l'homme sauvage et barbare survivent chez l'homme civilisé, sous des formes plus ou moins atténuées, et constituent ce qu'on pourrait appeler les dessous de l'histoire» (Zaborowski) (I, p. 46).

Nous avons vu (I, p. 38—41) que l'évolution des sociétés humaines est gouvernée, non par l'intelligence ou les connaissances, mais par «l'ensemble des dons innés de l'individu, surtout de ses dispositions actives et affectives», en d'autres termes, par les caractères ethniques héréditaires, éléments psychiques et dispositions mystiques et collectives, qui sont les mobiles des «comportements instinctifs» des hommes et les 'moteurs' principaux de leurs actions (p. 27—28).

Il n'en est pas de même, on l'a dit (I, p. 41—47), des caractères acquis ou sociaux, tels que l'instruction, les connaissances spécialisées, les habitudes et coutumes sociales, le genre de vie et, en général, toutes les manifestations matérielles de l'intelligence et de l'activité humaine, qui n'influencent qu'accidentellement, et parfois individuellement, la conduite des êtres humains. Externes et superficiels, ces «comportements appris» depuis la naissance sont essentiellement variables; ils ne sont jamais transmis à la descendance et ne modifient aucunement les caractères innés ou fondamentaux (p. 28). «Les connaissances sont pour peu dans le caractère et restent comme à la surface» (H. Marion). «Si l'intelligence a progressé dans le cours des âges, les sentiments gouvernant les hommes sont restés inchangés... Aucune culture n'efface les instincts ancestraux» (G. Lebon).

La science, l'instruction, la civilisation n'ont pas su empêcher, ni rendre moins féroces, les deux grandes guerres mondiales de la première moitié du XXe siècle. Bien plus, ces sanglantes expériences ne semblent pas avoir appris aux hommes actuels que la force, qui ruine à la fois les vainqueurs et les vaincus, ne résout que temporairement les problèmes qui les divisent, que les rêves d'hégémonie sont des illusions dangereuses et des chimères coûteuses, et que nul peuple ne peut asservir définitivement d'autres peuples.

Loin d'assagir les hommes, ni de freiner leurs ambitions et leurs convoitises, les progrès de la science et de la civilisation n'ont abouti, de nos jours, qu'à augmenter les moyens de destruction. Nous savons tous que c'est l'équilibre des forces internationales et la crainte des catastrophes — et non pas l'expansion des lumières ou le développement des sentiments humanitaires — qui retiennent provisoirement les peuples actuels dans la voie de la sagesse. Que cet équilibre vienne à se rompre, l'ambition et la haine reprendront fatalement leur funeste empire.

4. *Dans l'Orient arabe de nos jours: le passé éclaire le présent et l'explique*

L'évolution des peuples proche-orientaux depuis les origines jusqu'à l'avènement des Turcs Seljûkides à Bagdad (IV^e millénaire av. J.-C. — 1055 ap. J.-C.), et les permanences ou constantes historiques qui se dégagent de cette longue histoire de quatre mille ans, nous permettent de comprendre l'évolution de ces peuples depuis 1055 jusqu'à nos jours.

L'histoire du Proche-Orient préislamique et islamique présente donc un intérêt d'actualité immédiate, puisqu'elle nous permet de découvrir les données profondes des grands problèmes qui agitent *aujourd'hui* les peuples de cette partie du monde. Le passé éclaire le présent et l'explique. Le Proche-Orient contemporain serait, en effet, inintelligible si l'on ne discernait pas, dans la complexité de son évolution présente, l'action continue des permanences ou constantes historiques, autrement dit la répétition des grands événements du passé proche et lointain.

La physionomie politique actuelle de l'Orient arabe est curieusement celle-là même que nous avons constamment distinguée, dans ses grandes lignes, au cours de la longue histoire de cette contrée, toutes les fois qu'elle n'était pas dominée par des maîtres étrangers. Loin donc d'être la manifestation d'un phénomène passager de désagrégation, l'existence, dans l'Orient d'aujourd'hui, de plusieurs pays ou peuples arabes autonomes, est le résultat d'un processus *normal* d'organisation et d'évolution respectives de ces pays ou peuples, dans des cadres politiques façonnés par la géographie et stabilisés par l'histoire (I, p. 87).

Ainsi, les rivalités, les antagonismes, les convoitises et les ambitions, continuent, de nos jours, comme dans le passé proche et lointain, à diviser et à opposer les divers peuples proche-orientaux, qui, poursuivant les mêmes objectifs que leurs devanciers, suivent les mêmes chemins, se lancent dans les mêmes aventures et subissent les mêmes cycles d'évolution que ces derniers.

L'aspiration à l'unité, qui anime une grande partie des peuples de l'Orient arabe depuis leur accession à l'indépendance, est déterminée, en réalité, par la survivance confuse, chez ces divers peuples, de la vieille communauté de réactions contre l'hégémonie de l'étranger, qui les avait asservis, dans le passé, pendant de nombreux siècles. Dans ce domaine, la parenté religieuse et linguistique n'est, au fond, qu'un élément de cristallisation de cette réaction latente, et non la cause de celle-ci.

Ce fait est d'autant plus évident que la réaction moderne des pays arabes indépendants, contre les convoitises de l'Occident, a souvent attiré ces pays dans l'orbite du monde afro-asiatique, auquel les apparente une communauté de réactions identiques, moins religieuses et culturelles qu'antio-

cidentales. Nous avons vu, tout au long du millénaire qui précéda l'Islâm, cette même réaction antioccidentale animer l'Orient gréco-romain et le pousser dans les bras de la Perse mazdéenne, ennemie traditionnelle de l'Occident ancien. Ce même sentiment avait également animé, à la veille de l'expansion arabo-islamique, l'Orient chrétien et byzantin contre l'Empire chrétien de Byzance.

Provoquée par la crainte atavique du péril extérieur et par la complexité des problèmes intérieurs, qui déconcertent tous les peuples nouvellement libérés, l'aspiration à l'unité politique interarabe, plus négative que positive, tend nécessairement à s'émousser au fur et à mesure que s'éloigne le danger extérieur et que les peuples indépendants de l'Orient arabe améliorent leurs conditions économiques, sociales et culturelles, consolident leurs institutions politiques et se réhabituent, de plus en plus, à l'exercice du pouvoir et aux charges des responsabilités nationales, dont ils étaient frustrés, depuis de nombreux siècles, par leurs tuteurs étrangers.

Ce processus d'évolution vers la stabilisation se dessine nettement chez les peuples actuels de l'Orient arabe, où les tendances profondes s'orientent de plus en plus vers le maintien des autonomies régionales plutôt que vers l'intégration politique.

Treizième période: 1055-1517

Vagues d'Asie Centrale : les Turcs seljûkides.
Prépondérance du Proche-Orient asiatique (Iran, Anatolie)

Turquisation de l'Asie Mineure et hégémonie des Asiatiques sur le monde proche-oriental

«Les Turcs reprennent des mains arabes défaillantes le flambeau qui menaçait de s'éteindre. Un peuple de la steppe, succédant à un peuple du désert, déclenche la seconde poussée musulmane, avec les mêmes méthodes militaires, mais sur des territoires différents.» (M. Clerget).

Tandis que la conquête macédonienne avait poussé l'hellénisme jusqu'aux frontières du monde jaune, les nomades du Turkestan, après ceux du Hidjâz, refoulent à leur tour l'hellénisme jusqu'aux sources de son expansion.